

« Demeurer dans le doute »

Explication rédigée de la première partie du texte : de « Il trouva qu'il y avait eu de la folie » à « sans se faire voir ».

La première phrase de notre extrait, « *Il trouva qu'il y avait eu de la folie, non pas à venir voir madame de Clèves sans être vu, mais à penser de s'en faire voir ; il vit tout ce qu'il n'avait point encore envisagé.* » est tout à fait caractéristique de la manière Lafayetteenne, qui entre avec délectation dans les plis et replis de la pensée amoureuse. En effet, non seulement entre-t-elle dans la pensée de son personnage avec le « *il trouva* » qui ouvre cette phrase, mais encore le fait-elle avec un verbe au passé simple, qui implique la succession des actions : la pensée amoureuse du duc de Nemours n'est pas seulement la fixation obsessionnelle sur un objet ; elle a toujours le sentiment d'avancer, de penser quelque chose, puis quelque chose d'autre. Le désir chez La Fayette, ce n'est pas seulement une fascination, c'est un cheminement. Ça l'est d'autant plus que la pensée de Nemours est évoquée par le verbe « trouver », comme si sa pensée explorait en lui-même, et que, d'un seul coup, elle voyait ce qu'elle ne voyait pas auparavant. En fait, ce que Nemours trouve à ce moment-là, il ne le trouve pas hors de lui-même ; il le trouve en lui-même. Et pourquoi peut-il le trouver en lui-même ? Parce que l'espace mental dans lequel chemine son désir est complexe, étendu, et artificiellement parsemé d'obstacles : il s'est dissimulé à lui-même jusque-là ce que son audace avait d'inconvenant. Pourquoi Madame de Lafayette fait-elle apparaître ce cheminement ? Encore une fois, ce ne peut être parce qu'elle voudrait donner une leçon de morale sur ce qui se fait ou ne se fait pas, parce qu'elle voudrait porter un jugement moral sur le comportement de ses héros ; ce ne peut être non plus parce qu'elle voudrait nous inspirer la compassion face à une destinée prétendument tragique de l'un ou de l'autre. Non ; ce qu'écrit Mme de La Fayette ici, c'est d'abord, c'est la très fine et précise peinture de la mécanique interne du désir. Or cette mécanique est intimement liée au fait que le sujet du désir (ici, Nemours) a une attitude active d'explorateur de son propre désir, que l'utilisation du verbe « trouver » nous paraît dévoiler ici.

C'est d'autant plus vrai que le second sujet du désir dans notre texte — la princesse de Clèves elle-même. Quand elle se fait sujet du désir, elle aussi cherche et trouve dans son propre esprit : dans la phrase 9 de notre extrait, on lit en effet : « elle ne *trouvait* nulle apparence qu'il eût entrepris une chose si hasardeuse ». En fait, cela va bien plus loin, puisqu'en réalité, elle cherche et ne trouve pas. Or, pourquoi ne trouve-t-elle pas... alors que la solution crève les yeux ? Il est évidemment très vraisemblable que le prince des séducteurs,

qui est donc aussi le roi des audacieux, qui est très-évidemment passionnément amoureux, ait eu cette hardiesse. Si elle ne trouve « nulle apparence », c'est-à-dire, dans un français plus moderne « nulle vraisemblance » à cette idée, c'est que son esprit se débrouille pour dissimuler ce qui ne cesse d'apparaître à qui ouvre les yeux. Le désir, c'est ce plaisir de faire semblant de ne pas voir ce qui ne cesse de paraître, d'apparaître, d'avoir de l'apparence. Elle prétend ne pas voir le désir de Nemours, mais elle le voit encore mieux parce qu'elle jette un voile dessus. En prétendant nier qu'elle voit le désir de Nemours et ses effets, c'est-à-dire, en l'occurrence, tout faire, y compris n'importe quoi, pour voir celle qu'il aime, elle le voit encore davantage, elle le voit en fait dans sa forme de pur désir.

De même, ce que trouve M. de Nemours dans sa pensée n'est pas en réalité un regret d'avoir outrepassé les convenances — ce qu'on pourrait entendre si l'on faisait une lecture moralisante du texte. En trouvant en effet qu'il y avait eu de la « folie » dans son idée, on pourrait entendre qu'il regrette d'avoir été déraisonnable. En réalité, la folie, c'est bien ce qui motive le désir... comme l'explique très bien Louise Labé dans son *Débat de Folie et d'Amour* : Amour est aveugle, et c'est Folie qui dirige ses pas... et c'est très bien ainsi ! Autrement dit, quand Nemours trouve qu'il a été fou, il est en fait en train de se réjouir. Bien sûr, il simule pour lui-même une espèce de regret ; mais ce regret-là n'est qu'une autre forme du désir.

Il est d'ailleurs assez intéressant de remarquer que le mot latin d'où est issu notre *désir*, « *dēsīderium* », signifie d'abord « manque, regret » (de quelqu'un), davantage qu'élan positif vers l'objet du désir charnel. C'est qu'en fait le l'élan « négatif » du manque et le mouvement positif du désir sont indissociablement liés. C'est d'autant plus vrai dans *La princesse de Clèves*, où les héros se débrouillent toujours pour être dans l'oscillation entre l'élan et le recul, pour être toujours dans la vibration du désir. Ainsi M. de Nemours, alors qu'il semble prétendre regretter ce qu'il a fait, ne bouge pas d'un pouce, et reste « planté » là — planté mais pas immobile : vibrant de désir.

L'un des moyens essentiels de se maintenir dans la vibration du désir lorsqu'on est tétanisé par l'amour, comme semble l'être maintenant Nemours, c'est de se perdre dans les méandres de l'imagination, où s'entrelacent la pensée et la vision. Observez en effet les huit verbes qui évoquent la pensée et la vision dans la phrase que nous sommes en train de relire : « il trouva, venir voir, sans être vu, penser, s'en faire voir, envisagé ». D'une part, en une seule phrase, Lafayette parcourt au moins quatre plis dans la pensée de Nemours (« trouva, penser, vit, avait envisagé »). Mais en plus, elle y entrelace la pensée (« trouva », « penser »), la vision en imagination, où Nemours imagine qu'ils pourraient se voir (« venir voir », « sans être vu »), et la pensée par la vue (« Il vit tout ce qu'il n'avait point encore envisagé »). Le désir vit de ce qu'on voit, mais surtout parce que ce qu'on voit devient une image à l'intérieur

de l'esprit, et même des images, qu'on peut manipuler, qu'on peut rappeler, qu'on peut dissimuler aussi. Nemours parcourt et *reparcourt* les espaces du désir, qui sont en quelque sorte comme la demeure de celui qui aime. Le désir semble être en effet comme un lieu qu'on peut habiter, dans le sens où l'on peut le parcourir en tous sens.

Ainsi Virgile aussi, au chant IV de *L'Énéide*¹, exprime ainsi la façon dont Didon, la reine de Carthage, habite son désir pour Énée : « *Multa viri virtus animo, multusque recursat / gentis honos* » — elle « court et recourt »², en son âme, la grande valeur de cet homme, et la grande gloire de sa race. De même, Nemours court et recourt les aventures intérieures que lui fait vivre la princesse de Clèves.

La deuxième phrase de notre extrait continue dans cette veine : Mme de Lafayette explore encore les méandres du désir qui s'invente des obstacles. On peut d'abord remarquer, à nouveau, l'usage du passé simple dans « il parut », qui implique que Nemours voit maintenant ce qu'il ne voyait pas auparavant. Et pour cause : comment un séducteur éprouvé comme M. de Nemours peut-il s'étonner de sa propre « hardiesse », quand l'audace est la première qualité d'un séducteur. Le lecteur ne saurait douter que Nemours a déjà bien souvent tenté de « surprendre » une femme dont il avait entrepris la conquête, y compris et en particulier « au milieu de la nuit ». Une telle « extravagance » est en réalité pour un séducteur quelque chose de très habituel. Autrement dit, la raison pour laquelle la galanterie qu'il entretient avec la princesse de Clèves a quelque chose de spécial, c'est qu'elle redonne de la saveur à ce qui n'en avait plus, à cause de l'habitude. Ce que Lafayette dévoile ici, c'est que si vous voulez entretenir votre désir, vous devez entretenir le sentiment de votre propre audace : il faut en quelque sorte vous *déblaser*.

Il faut d'autre part remarquer la façon dont Lafayette évoque dans cette phrase la princesse de Clèves : « une femme à qui il n'avait jamais encore parlé de son amour ». Il faut d'abord en considérer le fond : le lecteur ne peut qu'en être étonné. Comment cela, il ne lui a encore jamais parlé de son amour ? Mais il n'a fait que cela depuis la rencontre au bal ! C'est en tout cas le sentiment général qu'on a à ce moment de la lecture. Mais admettons : il ne lui aurait pas *parlé* de son amour ; il lui en aurait seulement donné des signes évidents, en arborant ses couleurs pendant le tournoi, en dérochant sous ses yeux son portrait, etc. Soit ; mais ne lui a-t-il pas parlé aussi de nombreuses fois, au moins indirectement de son amour ? Même ne lui a-t-il pas parlé directement de cet amour ? Passons donc en revue les nombreuses fois où Nemours a parlé à la princesse de son amour, pour vérifier dans quelle

1. *L'Énéide* est sans doute le plus fameux poème de la littérature latine : épopée de dix mille vers, elle raconte comment, après la chute de Troie, le Troyen Énée partit fonder Lavinia dans le Latium, ville qui fut, selon la légende, à l'origine de Rome. Le chant IV raconte les amours d'Énée avec la reine de Carthage, Didon.

2. Selon la traduction en décasyllabes du chant IV de *L'Énéide* en décasyllabes que Du Bellay proposa en 1552.

mesure ce ne fut qu'allusif. Relisons donc ce qu'il lui dit, à la fin de la première partie, pendant la maladie de M^{me} de Chartres :

1. « *Il lui faisait voir combien il prenait d'intérêt à son affliction, et il lui en parlait avec un air si doux et si soumis, qu'il la persuadait aisément que ce n'était pas de madame la dauphine dont il était amoureux.* » (I, § 80)

Certes, ce n'est pas encore d'amour qu'il lui parle directement. Il lui dit son amour en lui parlant d'autre chose. Relisons maintenant ce qu'il lui dit, chez Monsieur de Clèves, après qu'il eut abandonné son projet de mariage avec la reine d'Angleterre :

2. « *Enfin monsieur de Nemours prit la parole, et lui fit des compliments sur son affliction³; madame de Clèves, étant bien aise de continuer la conversation sur ce sujet, parla assez longtemps de la perte qu'elle avait faite; et enfin, elle dit que, quand le temps aurait diminué la violence de sa douleur, il lui en demeurerait toujours une si forte impression, que son humeur en serait changée. — Les grandes afflictions et les passions violentes, repartit monsieur de Nemours, font de grands changements dans l'esprit; et pour moi, je ne me reconnais pas depuis que je suis revenu de Flandre. Beaucoup de gens ont remarqué ce changement, et même madame la dauphine m'en parlait encore hier.* » (II, § 32)

Soit ; il lui parle d'amour, mais il ne lui dit pas directement qu'il s'agit de son amour pour elle, même si l'intention est très évidente. Relisons donc ce qu'il lui dit quelques pages plus loin. La princesse de Clèves s'est recluse, de peur de croiser Nemours ; Nemours s'est reclus à son tour, parce qu'il n'espérait plus la croiser. Ils finissent par se revoir, chez M. de Clèves :

3. « *Ce prince trouva le moyen de lui faire entendre par des discours qui ne semblaient que généraux, mais qu'elle entendait néanmoins parce qu'ils avaient du rapport à ce qu'il lui avait dit chez elle, qu'il allait à la chasse pour rêver, et qu'il n'allait point aux assemblées parce qu'elle n'y était pas.* » (II, § 36)

Encore une fois, c'est indirectement qu'il lui parle d'amour, même si le propos est très clair. À la façon précieuse, il lui a bien parlé de son amour : parler indirectement, c'est quand même parler ! Plus encore, sa seconde vague d'attaques continue peu de temps après, chez la reine Dauphine, après l'anecdote de la prédiction de la mort de Henri II :

4. « *On m'a prédit, lui dit-il tout bas, que je serais heureux par les bontés de la personne du monde pour qui j'aurais la plus violente et la plus respectueuse passion. Vous pouvez juger, Madame, si je dois croire aux prédictions.* » (II, § 42)

3. Il s'agit de la mort de M^{me} de Chartres.

Cette fois-ci, il est vraiment impossible de dire que ce n'est pas à elle qu'il parle — il lui parle « tout bas » — ; c'est encore moins possible de dire qu'il ne lui parle pas de sa « passion ». Et l'allusion, dite à voix basse, « vous pouvez juger », dit bien que cette passion la concerne elle ; si elle peut juger, c'est qu'elle est la personne la mieux placée pour en juger : c'est elle qui fait tout pour échapper à Nemours. Le vol du portrait était une façon pour Nemours de dire son amour à M^{me} de Clèves de façon éclatante et dissimulée en même temps, mais sans parler, uniquement par ce qu'il donnait à voir à celle qu'il aime. Mais encore une fois, il finit par lui parler, et encore une fois, « tout bas » :

5. *« Monsieur de Nemours, qui remarquait son embarras, et qui en devinait quasi la cause s'approcha d'elle, et lui dit tout bas : — Si vous avez vu ce que j'ai osé faire, ayez la bonté, Madame, de me laisser croire que vous l'ignorez, je n'ose vous en demander davantage. »* (II,56)

Il ne lui a parlé de son amour, certes ; il lui a parlé de la preuve d'amour qu'il vient de lui donner. Mais il faut reconnaître une chose : c'est pour prétendre qu'il veut qu'elle fasse semblant de ne l'avoir pas vu, comme s'il en avait honte... Autrement dit, pour dire davantage son amour, en prétendant qu'il ne veut pas qu'il advienne, qu'il aboutisse ; ou alors, il en parle pour demander à ce qu'il reste dans la virtualité et les jeux de dissimulation qui font leurs délices à eux deux. Il lui demande de lui laisser croire qu'elle l'ignore... comme il se demande à lui-même de se laisser croire qu'il ne lui a jamais parlé d'amour. Mais il lui a encore parlé une troisième fois tout bas, après sa chute de cheval lors des préparatifs du tournoi, et après que la princesse de Clèves lui eut malgré elle témoigné son amour par sa grande et manifeste inquiétude :

6. *« Monsieur de Nemours passa auprès de madame de Clèves et lui dit tout bas : — J'ai reçu aujourd'hui des marques de votre pitié, Madame ; mais ce n'est pas de celles dont je suis le plus digne. »* (II, § 66)

Évidemment, encore une fois, ce n'est pas directement qu'il lui parle d'amour, c'est encore avec le langage précieux, par l'intermédiaire d'un sous-entendu : les marques dont il est le plus digne, ce sont des marques d'amour, parce que son amour mérite de l'amour en retour. Mais M^{me} de Clèves n'est pas une imbécile : elle entend très bien ce qu'il dit ; et il sait très bien qu'elle entend très bien ce qu'il dit.

Autrement dit, M. de Nemours a au moins six fois déjà parlé d'amour à M^{me} de Clèves ; en se prétendant à lui-même qu'il ne lui avait encore jamais parlé de son amour, il se raconte des histoires à lui-même : en fait, il a compris qu'il fallait se raconter des histoires, pour s'imaginer toujours que tout vient de commencer, être toujours dans l'ivresse de la découverte.

Dans la troisième phrase de notre extrait, les seuls véritables événements racontés par l'auteur n'arrivent que dans l'imagination de M. de Nemours ; c'est pourquoi ils sont évoqués au conditionnel ou à l'imparfait : « elle *aurait* une juste colère », « il l'*exposait* », « les accidents qui *pouvaient* arriver ». Mais cela va plus loin encore, si l'on observe attentivement la première partie de la phrase, où une espèce de quadruple modalisation de la première action évoquée, « écouter » fait suivre les sinuosités, les plis et replis de la pensée amoureuse. D'abord Lafayette fait rentrer le lecteur dans la pensée de Nemours, avec « il pensa ». Ensuite, elle indique que cette pensée est un jugement moral sur sa propre pensée : « il ne devait pas ». Puis elle précise ce jugement moral porte sur un élan, sur une intention, sur ce qu'envisage faire Nemours, avec l'infinitif « prétendre ». Enfin la seule véritable action envisagée « écouter », qui n'arrivera pas, et reste purement virtuelle est non seulement déplacée sur un autre sujet (M^{me} de Clèves), Nemours se contentant de l'imaginer — en la niant ! —, mais encore la met-il davantage à distance en ajoutant la modalité exprimée par le verbe « vouloir » : « qu'elle le voulût écouter ». Il s'agit en quelque sorte de la pensée de la pensée de la pensée. Il s'agit d'une pensée qui s'insinue en elle-même, comme si elle se réjouissait de se replier, de se contempler elle-même. N'est-ce pas, comme le disent les auteurs chrétiens⁴, en parlant d'un amour moins érotique, l'amour que doit inspirer Dieu, que l'amour aime l'amour, que quand on aime, on aime le fait d'aimer... autrement dit, que celui qui désire tombe aussi amoureux de son propre désir ?

La dernière phrase de notre première partie, « Tout son courage l'abandonna, et il fut prêt plusieurs fois à prendre la résolution de s'en retourner sans se faire voir. », est une façon tout à fait extraordinaire de montrer ce qu'est la vibration du désir. En effet, le fait que son courage l'abandonne ne fait pas qu'il fuit, mais le tétanise, oscillant entre un mouvement vers l'avant et un mouvement vers l'arrière. Il s'apprête à « s'en retourner sans se faire voir » ; mais l'essentiel est qu'il subisse ces deux élans en même temps, de sorte qu'il reste là, sur le seuil du désir, vibrant aussi longtemps que possible. Même la décision de partir est virtuelle : ce n'est pas qu'il prend une décision (une « résolution »), avant de l'abandonner : il ne la prend même pas, puisqu'il est « prêt » à la prendre. Et ce début d'ombre d'élan, ce rien arrive « plusieurs fois » ; plusieurs fois zéro, cela fait toujours zéro : il ne se passe absolument rien, à l'extérieur. Mais c'est ce rien dans lequel se meut le désir des amants précieux. L'acte le plus précieux de l'amant précieux, c'est l'acte qu'on n'acte pas. Évidemment, il faut préciser, que, si l'on n'agit pas, on ne cesse cependant d'entrevoir l'action qu'on pourrait faire, d'aussi près

4. Par exemple, Bernard de Clairvaux : « Qui aime, aime l'amour. Or, aimer l'amour forme un cercle si parfait qu'il n'y a aucun terme à l'amour ». (*De la charité*, II, 9)

que possible. C'est d'autant plus vraie que s'il y a ici la négation, le refus d'une action, ça n'est pas le refus d'aller vers la princesse de Clèves ; c'est le refus de s'en aller : s'il fut prêt plusieurs fois à s'en aller, cela signifie surtout qu'il ne s'en alla pas ! De même, à la fin de notre extrait, la princesse de Clèves s'enfuit... mais reste tout près, toute la nuit ; elle ne se décide pas à quitter le pavillon dans lequel elle se pense « si proche » du duc de Nemours. C'est encore une fois qu'il s'agit de tenir le désir, en étant aussi proche que possible l'un de l'autre, sans se toucher... ni même cette fois-ci, pour finir, se voir.

Nicolas Lakshmanan, le 2 mars 2022